

de nous son point de départ. Et cela est vrai, non-seulement de l'histoire romaine, mais de l'histoire universelle. D'ici je puis accompagner les conquérants jusqu'au Vésèr et jusqu'à l'Euphrate, ou, s'il me plaît d'être un badaud, je puis attendre dans la Voie Sacrée le retour des triomphateurs : cependant je me suis nourri de blé et d'argent distribués, et je prends à mon aise ma part de toute cette magnificence.

Rome, 2 janvier 1787.

Qu'on dise ce qu'on voudra en faveur de la tradition écrite et orale, il est rare qu'elle soit suffisante, car elle ne peut transmettre le caractère propre de l'objet, même quand il s'agit des choses intellectuelles. Mais, a-t-on d'abord bien vu de ses yeux, alors on peut écouter et lire avec intérêt, parce que l'exposé se rattache à une impression vivante; alors on peut apprécier et juger.

Vous vous êtes souvent raillés de moi, vous avez voulu m'arrêter, quand je considérais avec un intérêt particulier, et sous certains points de vue déterminés, des pierres, des plantes et des animaux; maintenant je dirige mon attention sur l'architecte, le sculpteur et le peintre, et j'apprendrai aussi à m'y retrouver.

Rome, 4 janvier 1787.

Après tout cela, il faut que je parle encore de l'irrésolution qui me prend au sujet de mon séjour en Italie. Dans ma dernière lettre, je faisais connaître ma volonté de quitter Rome aussitôt après Pâques, et de regagner ma patrie. Jusque-là j'aurai bu quelques tasses encore du grand Océan, et ma soif la plus pressante sera apaisée. Je suis guéri d'une passion et d'une maladie violentes; je sais encore jouir de la vie, jouir de l'histoire, de la poésie, de l'antiquité; et j'ai, pour des années, des matériaux à polir et à compléter. Mais des voix amies me représentent maintenant que je ne dois pas me hâter, que je dois retourner chez moi avec des richesses plus complètes. Le duc m'a écrit une lettre bienveillante et sympathique, qui me dispense de mes devoirs pour un temps indéfini et me tranquillise sur mon absence. Mon esprit se tourne vers le champ immense que je devrai laisser sans y mettre le pied.

Ainsi, par exemple, je n'ai pu du tout m'occuper jusqu'à présent des monnaies ni des pierres gravées. J'ai commencé à lire l'*Histoire de l'Art* de Winckelmann, et n'ai encore achevé que l'Égypte, et je sens bien qu'il faut que je revoie tout dès l'origine. Je l'ai déjà fait pour l'Égypte. Plus on remonte, plus l'art paraît immense, et qui veut aller d'une marche sûre doit aller lentement.

J'attendrai ici le carnaval, et je partirai pour Naples vers le Mercredi des Cendres. Je prendrai Tischbein avec moi, parce que je lui fais plaisir, et que, dans sa société, je vis trois fois. Je serai de retour avant Pâques, pour les solennités de la semaine sainte. Mais je vois encore là-bas la Sicile. Un voyage dans cette île ne devrait se faire qu'en automne et devrait être mieux préparé. Et il ne s'agirait pas seulement de la traverser et d'en faire le tour, ce qui est bientôt fait, afin de pouvoir dire ensuite, pour sa peine et son argent : « Je l'ai vue ! » Il faudrait s'établir à Palerme, puis à Catane, pour faire des excursions utiles et sûres, après avoir étudié préalablement Riedesel et les autres. Si donc je passais l'été à Rome, livré à l'étude et me préparant pour la Sicile, où je ne pourrais aller qu'au mois de septembre, et où je devrais passer novembre et décembre, je ne pourrais être de retour chez nous qu'au mois de février 1788. Il y aurait encore un terme moyen : ce serait de laisser la Sicile, de passer à Rome une partie de l'été, puis de me rendre à Florence et, vers l'automne, à la maison.

Mais toutes ces perspectives sont assombries pour moi par l'accident du duc. Depuis que j'ai reçu la nouvelle de cet événement, je n'ai point de repos, et j'aimerais mieux retourner tout de suite après Pâques avec les débris de mes conquêtes, parcourir rapidement l'Italie supérieure, et me retrouver à Weimar au mois de juin. Je suis trop isolé pour me résoudre, et, si j'expose toute la situation avec tant de détails, c'est pour vous prier de vouloir bien, dans un conseil de ceux qui m'aiment et qui savent mieux ce qui se passe chez nous, décider de mon sort, en partant de l'idée très-positive que j'incline à retourner plus qu'à demeurer. Le plus fort lien qui me retienne en Italie, c'est Tischbein. Jamais, quand je serais destiné à revoir ce beau pays, je ne pourrais autant apprendre en aussi peu de temps

que dans la compagnie de cet homme instruit, expérimenté, d'un goût juste et délicat, et qui m'est entièrement dévoué. Je ne puis dire comme les écailles me tombent des yeux. Celui qui tâtonne dans la nuit prend déjà le crépuscule pour le jour et un jour nébuleux pour un jour clair : que dira-t-il quand le soleil se lève ?

Au reste, je me suis absolument écarté jusqu'à présent de la société, qui essaye peu à peu de s'emparer de moi, et sur laquelle je jetais assez volontiers un regard au passage. J'ai mandé à Fritz, sur un ton badin, ma réception dans l'Arcadie ; on ne peut en effet qu'en rire, car l'Institut est devenu une véritable pauvreté.

On jouera de lundi en huit la tragédie de l'abbé Monti. Il est fort inquiet et il a raison : le public est indomptable ; il veut qu'on l'amuse sans cesse, et la pièce n'a rien de brillant. Il m'a prié d'y assister dans sa loge, pour lui servir de confesseur dans ce moment critique. Un autre traduira mon *Iphigénie*, un autre fera Dieu sait quoi en mon honneur. Ils sont mal les uns avec les autres, et chacun voudrait fortifier son parti. Il n'y a non plus parmi mes compatriotes qu'une voix sur mon compte. Si je les laissais faire, et si je me mettais un peu avec eux à l'unisson, ils feraient encore cent folies à mon sujet, et finiraient par me couronner au Capitole, comme il en a été sérieusement question, quelque folie qu'il y eût à prendre un étranger, un protestant, pour premier acteur d'une pareille comédie. Comment tout cela s'enchaîne, et comme quoi il faudrait que je fusse un grand fou de croire que tout cela se fait pour l'amour de moi, je vous le dirai un jour à Weimar.

Rome, 8 janvier 1787.

Je viens de chez Moritz : son bras est guéri ; on a levé aujourd'hui l'appareil. Il est bien, il va bien. Ce que j'ai appris auprès du patient, pendant ces quarante jours, comme garde-malade, confesseur et confident, comme ministre des finances et secrétaire intime, pourra nous profiter dans la suite. Les souffrances les plus cruelles et les plus nobles jouissances ont marché tout ce temps côte à côte. Je me suis donné hier le plaisir de faire placer dans notre salon un plâtre de la tête colossale

de Junon, dont l'original se trouve dans la villa Ludovisi. Elle a été mon premier amour à Rome, et maintenant je la possède. Il n'est point de paroles qui puissent en donner l'idée. C'est un chant d'Homère. Mais j'ai bien mérité pour l'avenir une si bonne compagnie, car je puis vous annoncer maintenant qu'*Iphigénie* est enfin terminée. En voilà sur ma table deux copies assez pareilles, dont une ira bientôt se présenter à vous. Accueillez-la avec bienveillance. Ce n'est point là ce que j'aurais dû faire, mais on pourra deviner ce que j'ai voulu.

Vous vous êtes plaints quelquefois de trouver dans mes lettres des endroits obscurs, où je faisais allusion à une certaine angoisse que je sentais au milieu des spectacles les plus magnifiques. Cette belle Grecque, ma compagne de voyage, n'y avait pas une petite part, en me forçant au travail quand j'aurais voulu contempler. Je me souviens de cet excellent ami qui s'était préparé pour un long voyage, qu'on aurait bien pu appeler un voyage de découvertes. Après avoir étudié et économisé dans ce but pendant plusieurs années, il eut à la fin aussi l'idée de séduire une fille de bonne maison, parce qu'il pensa que ce serait faire d'une pierre deux coups. Je résolus aussi étourdiment d'emmener *Iphigénie* à Carlsbad. Je vais dire en peu de mots en quel lieu je me suis surtout occupé d'elle. Quand j'eus passé le Brenner, je la tirai de ma valise et la plaçai à mon côté. Au bord du lac de Garde, où le vent violent du sud poussait les flots contre le rivage, où j'étais pour le moins aussi seul que mon héroïne sur le rivage de Tauride, je traçai les premières lignes du remaniement, que je continuai à Vérone, à Vicence, à Padoue, et surtout à Venise. Ensuite l'ouvrage fut suspendu quelque temps ; je fus même conduit à une idée nouvelle, savoir d'écrire *Iphigénie à Delphes* ; et je l'aurais fait sur-le-champ, si la distraction et le sentiment de mon devoir envers la première pièce ne m'avaient pas retenu. A Rome, je continuai mon travail avec assez de constance. Le soir, avant de me coucher, je préparais ma tâche pour le lendemain, et je me mettais à l'ouvrage dès mon réveil. Mon procédé était fort simple : je transcrivais la pièce tranquillement en l'assujettissant au rythme régulier, ligne après ligne, période après période. Vous jugerez du résultat. En cela, j'ai

plus appris que je n'ai fait. J'ajouterai quelques réflexions sur la pièce.

Rome, 9 janvier 1787.

Parlons encore un peu des cérémonies du culte. Pendant la nuit de Noël, nous avons couru la ville et visité les églises où l'on célébrait un office. Il en est une qu'on visite surtout. L'orgue et la musique sont arrangés de manière à faire entendre tous les sons d'une musique pastorale; rien n'y manque, ni les chalumeaux des bergers, ni le gazouillement des oiseaux, ni le bêlement des moutons.

Le jour de Noël, j'ai vu le pape et tout le clergé à Saint-Pierre. Le pape a célébré la grand'messe, en partie de son trône, en partie d'en-bas. C'est un spectacle unique en son genre, magnifique et auguste : mais je suis tellement envieux dans mon diogénisme protestant, que cette magnificence m'ôte plus qu'elle ne me donne. Je dirais volontiers, comme mon pieux devancier, à ces sacrés conquérants du monde : « Ne me cachez pas le soleil de l'art sublime et de l'humanité pure. »

Aujourd'hui, fête de l'Épiphanie, j'ai vu et entendu la messe d'après le rit grec. Les cérémonies me semblent plus imposantes, plus graves, plus réfléchies et pourtant plus populaires que celles du rit latin. Mais, là encore, j'ai senti que je suis trop vieux pour tout, excepté pour la vérité. Leurs cérémonies et leurs opéras, leurs processions et leurs ballets, tout coule et glisse sur moi comme l'eau sur un manteau de toile cirée, tandis qu'un effet de la nature, comme le coucher du soleil, vu de la villa Madame, un ouvrage d'art, comme cette Junon vénérée, me font une impression profonde et vivifiante.

Leurs théâtres me font frémir d'avance. La semaine prochaine, sept théâtres seront ouverts. Anfossi est arrivé; on donnera *Alexandre aux Indes*; on donne aussi un *Cyrus*, et la *Prise de Troie* en ballet. Voilà qui amuserait les enfants.

Rome, 10 janvier 1787.

Voilà donc l'enfant de la douleur! *Iphigénie* mérite cette qualification dans plus d'un sens. Une lecture que j'en ai faite à nos artistes m'a conduit à souligner quelques vers. J'en ai corrigé quelques-uns selon mon idée, je laisse subsister les

autres. Si Herder voulait y consacrer quelques traits de plume! Pour moi je suis blasé sur ce travail.

Si, depuis quelques années, j'ai préféré écrire en prose, c'est que notre prosodie flotte dans la plus grande incertitude; car mes habiles et doctes amis, mes collaborateurs, abandonnent au sentiment, au goût, la solution de questions nombreuses, en sorte qu'on manquerait de toute règle. Je n'aurais jamais osé traduire *Iphigénie* en vers iambiques, si je n'avais trouvé dans la *Prosodie* de Moritz une étoile polaire. Mes entretiens avec l'auteur, surtout pendant la durée de son traitement, ont été pour moi une nouvelle source de lumière, et je prie mes amis de porter là-dessus leurs réflexions bienveillantes. Il n'y a évidemment dans notre langue que peu de syllabes décidément brèves ou longues. On procède avec les autres selon son goût ou son caprice. Moritz a su trouver qu'il existe entre les syllabes une certaine hiérarchie, et que celle qui a plus d'importance pour le sens est longue par rapport à celle qui en a moins, et la rend brève, mais qu'elle peut aussi devenir brève à son tour, quand elle est rapprochée d'une syllabe dont le sens est plus fort. C'est là du moins un point d'appui, et lors même que, par là, toutes les difficultés ne seraient pas résolues, on a pourtant un fil directeur, auquel on peut s'attacher. Je me suis souvent aidé de ce principe, et je l'ai trouvé d'accord avec mon sentiment.

J'ai parlé de la lecture d'*Iphigénie*, et je dois dire en deux mots comment les choses se sont passées. Ces jeunes hommes, accoutumés à mes premières pièces, pleines de passion et de mouvement, attendaient quelque chose comme *Goetz de Berlichingen*, et ils furent déconcertés par cette marche paisible : cependant les passages d'un caractère noble et pur ne manquèrent pas leur effet. Tischbein, qui avait aussi de la peine à concevoir cette absence presque totale de passion, présenta une comparaison ou un symbole charmant. Il compara cette poésie à un sacrifice dont la fumée, refoulée par une légère pression de l'air, se traîne sur la terre, tandis que la flamme cherche à s'élever plus librement vers le ciel. Il a fait de cela un dessin très-joli et très-expressif. Je vous l'envoie dans cette lettre.

Ainsi ce travail, dont j'espérais venir bientôt à bout, m'a retenu et entretenu, m'a occupé et mis au supplice trois mois en-

tiers. Ce n'est pas la première fois que je fais du principal l'accessoire. N'allons pas subtiliser et disputer là-dessus.

Je vous envoie aussi une jolie pierre gravée, qui représente un lion. Un taon bourdonne autour de son museau. Les anciens aimaient ce sujet, et ils l'ont souvent répété. Veuillez vous en servir pour cacheter vos lettres, afin qu'au moyen de cette bagatelle un écho des arts retentisse de vous jusqu'à moi.

Rome, 13 janvier 1787.

Que de choses j'aurais à vous dire chaque jour, si la fatigue et la distraction ne m'empêchaient pas d'écrire un peu raisonnablement ! Ajoutez qu'il fait froid et qu'on est mieux partout ailleurs que dans les chambres, sans poêle et sans cheminée, où l'on ne se retire que pour dormir ou se trouver mal à son aise. Je ne puis cependant passer sous silence quelques incidents de la semaine dernière.

On voit dans le palais Giustiniani une Minerve, objet d'une profonde vénération. Winckelmann en fait à peine mention, du moins il n'en parle pas au bon endroit, et je ne me sens pas digne d'en parler. Tandis que nous considérons la statue, qui nous tenait longtemps arrêtés, la femme du concierge nous conta que c'était autrefois une image sainte, et que les Anglais, qui étaient de cette religion, avaient coutume encore de l'adorer en lui baisant la main, qui est en effet toute blanche, tandis que le reste de la statue est brunâtre. Elle ajouta que dernièrement une dame de cette religion s'était prosternée aux genoux de la statue et l'avait adorée. Pour elle, bonne chrétienne, elle n'avait pu voir sans rire une action si bizarre; elle s'était sauvée de la salle pour ne pas éclater. Comme je ne pouvais pas non plus me résoudre à quitter Minerve, elle me demanda si j'avais peut-être une maîtresse qui ressemblât à ce marbre, puisqu'il avait tant d'attrait pour moi. La bonne femme ne connaissait que la dévotion et l'amour, et ne pouvait avoir aucune idée de la pure admiration pour un noble ouvrage, du respect fraternel pour le génie de l'homme. Nous fûmes charmés de la dame anglaise, et nous nous retirâmes avec le désir de revenir, et certainement je retournerai bientôt. Si mes amis veulent quelque chose de plus précis, ils devront lire ce que

Winckelmann dit du style sublime des Grecs. Malheureusement il ne cite pas là cette Minerve, et pourtant, si je ne me trompe, elle est de ce sublime et sévère style qui passe dans le beau; c'est le bouton qui s'épanouit, et voilà une Minerve au caractère de laquelle cette transition convient parfaitement.

Passons à un spectacle d'un autre genre. Le jour des Rois, fête du salut annoncé aux Gentils, nous sommes allés à la Propagande. Là, en présence de trois cardinaux et d'un nombreux auditoire, nous avons d'abord entendu un discours sur la question de savoir en quel lieu la vierge Marie a reçu les Mages, si ce fut dans l'étable ou ailleurs. Ensuite on a lu quelques poésies latines sur le même sujet; puis une trentaine de séminaristes ont paru à la file et ont lu de petits poèmes, chacun dans l'idiome de son pays: malabare, épirote, turc, moldave, hellénique, persan, colchique, hébraïque, arabe, syrien, cophte, sarrasin, arménien, hibernois, madécasse, islandais, boien, égyptien, grec, isaurien, éthiopien, et bien d'autres que je n'entendais pas. Ces poésies paraissaient la plupart composées selon la prosodie et récitées avec la déclamation nationale: car il se produisait des rythmes et des sons barbares. Le grec parut comme une étoile dans la nuit. L'auditoire riait immodérément de ces voix étranges, et cette exhibition tourna de la sorte à la farce.

Encore une historiette, qui montre comme on traite avec licence dans la sainte Rome les choses saintes. Le défunt cardinal Albani assistait un jour à cette cérémonie. Un des élèves, se tournant vers les cardinaux, se mit à dire en sa langue: *Gnaia! gnaia!* ce qui sonnait à peu près comme *canaglia! canaglia!* Le cardinal se pencha vers un de ses confrères et lui dit: « Celui-là nous connaît! »

Rome, 15 janvier 1787.

Winckelmann a beaucoup fait et il nous a laissé beaucoup à désirer. S'il se hâta de bâtir avec les matériaux qu'il s'était appropriés, c'était pour se mettre à couvert. S'il vivait encore (et il pourrait être encore vivant et bien portant), il serait le premier à nous donner un remaniement de son travail. Que n'aurait-il pas encore observé, rectifié; que n'aurait-il pas mis à profit de ce que d'autres ont fait et observé selon ses principes,

et nouvellement déterré et découvert! Et puis serait mort le cardinal Albani, en l'honneur duquel il a écrit et peut-être dissimulé tant de choses!

Enfin on a joué *Aristodème*, et avec beaucoup de succès et de grands applaudissements. L'abbé Monti appartient à la maison des neveux du pape, et il est très-estimé dans la haute société, si bien qu'on pouvait concevoir les meilleures espérances. Aussi les loges n'ont-elles pas épargné les applaudissements. Le parterre a été tout d'abord gagné par la belle diction du poète et l'excellente récitation des acteurs; et l'on ne laissait échapper aucune occasion de témoigner son contentement. Le banc des artistes allemands s'est signalé, et, cette fois, c'était à propos, car du reste ces messieurs sont un peu tranchants. L'auteur était resté chez lui, fort inquiet de la réussite de son ouvrage. D'acte en acte, il a reçu des messages favorables, qui ont changé peu à peu son inquiétude en une vive joie. On ne manquera pas de rejouer la pièce, et tout marche pour le mieux. C'est ainsi que, par les œuvres les plus opposées, pourvu que chacune ait un mérite prononcé, on peut obtenir les suffrages de la foule aussi bien que des connaisseurs. Mais la représentation mérite aussi beaucoup d'éloges. L'acteur principal, qui remplit toute la pièce, parlait et jouait excellemment. On croyait voir paraître un des anciens empereurs. Les acteurs avaient très-heureusement transporté sur le théâtre le costume que nous trouvons si imposant dans les statues, et l'on voyait que le comédien avait étudié l'antique.

Rome, 16 janvier 1787.

Les arts sont menacés à Rome d'une grande perte : le roi de Naples fait transporter l'Hercule Farnèse dans sa capitale. C'est un deuil général chez les artistes. Cependant nous verrons, à cette occasion, quelque chose que nos devanciers n'ont pas connu. Cette statue, à savoir de la tête aux genoux, puis les pieds et le socle sur lequel ils reposent, furent trouvés dans la villa Farnèse; mais les jambes, du genou à la cheville, manquaient, et furent remplacées par Guillaume de La Porte. C'est sur elles que l'Hercule est porté jusqu'à ce jour. Cependant les véritables jambes antiques avaient été trouvées à leur tour dans la villa Borghèse, et on les y voyait encore exposées.

Maintenant le prince se décide à faire hommage de ces restes précieux au roi de Naples. On enlève les jambes que de La Porte avait substituées, on les remplace par les véritables, et, quoiqu'on eût été jusqu'à présent très-satisfait des autres, on se promet un spectacle tout nouveau et une jouissance plus harmonique.

Rome, 18 janvier.

Hier nous nous sommes bien divertis. C'était la fête de saint Antoine. Il faisait le plus beau temps du monde. Il avait gelé pendant la nuit, et le jour était chaud et serein. On sait que toutes les religions qui étendent leur culte ou leurs spéculations finissent par associer en quelque mesure les animaux aux grâces ecclésiastiques. Saint Antoine, l'abbé ou l'évêque, est le patron des quadrupèdes : sa fête est un jour de saturnales pour les bêtes de somme, comme pour leurs gardiens et leurs conducteurs. Tous les seigneurs doivent rester chez eux ce jour-là ou sortir à pied. On ne manque pas de conter des histoires alarmantes, et comme quoi des seigneurs incrédules, qui ont voulu forcer leurs cochers de mener la voiture ce jour-là, en ont été punis par de graves accidents.

La place qui s'étend devant l'église est si vaste, qu'elle pourrait passer pour déserte; mais aujourd'hui elle était animée de la façon la plus gaie. Les chevaux et les mulets, ayant la crinière et la queue élégamment et même magnifiquement tressées de rubans, sont amenés devant la petite chapelle, située à quelque distance de l'église. Là, un prêtre, armé d'un grand goupillon, sans ménager l'eau bénite placée devant lui dans des baquets et des cuves, asperge vigoureusement les joyeuses bêtes, quelquefois même avec malice pour les exciter. Les cochers pieux apportent des cierges, grands et petits; les seigneurs envoient des aumônes et des présents, afin que les utiles et précieux animaux soient, durant une année, préservés de tout accident. Les ânes et les bêtes à cornes, non moins utiles et précieux à leurs maîtres, prennent leur part modeste de cette bénédiction.

Nous nous sommes donné ensuite le plaisir d'une grande promenade sous un si beau ciel, au milieu des objets les plus intéressants, auxquels nous avons fait pourtant peu d'attention cette fois, nous abandonnant sans mesure au rire et au badinage.

Rome, 19 janvier 1787.

Ainsi donc le grand roi¹, dont la gloire remplissait le monde, que ses exploits rendaient même digne du paradis catholique, a dit adieu aux choses temporelles pour s'entretenir avec les héros ses pareils dans le royaume des ombres ! Comme on se tient tranquille volontiers, quand on a porté un tel homme au champ du repos !

Aujourd'hui nous nous sommes donné du bon temps : nous avons visité une partie du Capitole que j'avais négligée jusqu'à présent, puis nous avons passé le Tibre, et nous avons bu du vin d'Espagne dans une barque nouvellement abordée. C'est dans ce lieu que furent trouvés, dit-on, Romulus et Rémus : en sorte qu'on peut, dans une double et triple Pentecôte, s'enivrer à la fois du saint esprit des arts, de la plus suave atmosphère, d'antiques souvenirs et de vin doux.

Rome, 20 janvier 1787.

Ce qui procurait, au commencement, une agréable jouissance, quand on l'observait superficiellement, nous oppresse par la suite quand nous voyons que, sans des connaissances solides, il n'y a pas de véritable jouissance. Je suis assez bien préparé pour l'anatomie, et j'ai acquis, non sans peine et jusqu'à un certain point, la connaissance du corps humain. Ici l'on y est ramené incessamment, mais d'une manière plus élevée, par l'observation continuelle des statues. Dans notre anatomie médico-chirurgicale, il s'agit uniquement de connaître l'organe, et le plus pauvre muscle y peut suffire. A Rome, les organes ne signifient rien, s'ils n'offrent pas en même temps une belle forme. On a préparé en faveur des artistes, dans le grand lazaret du Saint-Esprit, un très-bel écorché, si beau, qu'il provoque l'admiration : on dirait un demi-dieu, un Marsyas, dépouillé de sa peau. C'est ainsi qu'à la suite des anciens, on a coutume d'étudier le squelette, non pas comme un masque osseux agencé habilement, mais avec les ligaments, qui lui donnent déjà le mouvement et la vie.

1. Frédéric II, de Prusse.

Si je dis encore que, le soir, nous étudions la perspective, cela prouve bien que nous ne sommes pas oisifs. Et néanmoins on espère toujours faire plus qu'on ne fait réellement.

Rome, 22 janvier 1787.

Du sentiment artiste allemand et de la vie artiste qu'on mène à Rome, voici ce qu'on peut dire : on entend des sons, mais pas d'harmonie. Quand je songe à présent aux choses magnifiques qui sont dans notre voisinage, et combien j'en profite peu, je pourrais me désespérer ; et puis je reviens à penser avec joie au retour, si je puis espérer de connaître enfin ces chefs-d'œuvre, dont je n'avais auparavant que des notions confuses.

Cependant on s'est trop peu occupé à Rome des personnes qui veulent sérieusement faire une étude générale. Il leur faut tout glaner brin à brin au milieu de ruines infinies, quoique d'une extrême richesse. Il est vrai que peu d'étrangers se proposent sérieusement un progrès et une instruction solides. Ils suivent leurs fantaisies, leurs caprices, et c'est ce que remarquent bien tous ceux qui ont affaire avec les étrangers. Chaque cicerone a ses vues, chacun veut recommander un marchand, favoriser un artiste. Et pourquoi ne le ferait-il pas ? L'ignorant ne rejette-t-il pas les choses les plus excellentes qui lui sont offertes ?

On aurait fait une chose extraordinairement avantageuse pour l'étude, et l'on aurait créé un musée unique, si le gouvernement, sans la permission duquel on ne peut exporter aucun objet antique, avait exigé qu'un plâtre en fût livré chaque fois. Mais, si un pape avait eu cette pensée, tout le monde aurait fait opposition, car, en peu d'années, on eût été effrayé de la valeur et du mérite des objets emportés du pays, licence qu'on sait se faire accorder secrètement et par toutes sortes de moyens dans les cas particuliers.

Le patriotisme de nos artistes allemands a éprouvé un nouveau réveil depuis la représentation d'*Aristodème*. Ils ne cessaient pas de vanter mon *Iphigénie* ; on m'en demanda certaines parties, et je me vis enfin obligé de relire toute la pièce. J'en trouvai aussi quelques endroits plus coulants à la lecture qu'ils